





La Maison « Kultura »

LE GUIDE

INSTYTUT  LITERACKI
FUNDACJA KULTURY PARYSKIEJ

Maisons-Laffitte 2020

La Maison « KULTURA ». Guide

Texte: Marek Żebrowski

Traduction en français et correction: Anna Ciesielska-Ribard

Projet graphique: Pracownia Teren Prywatny

impression: Drukarnia Leyko, Cracovie

Subventionné par le Ministère de la Culture et du Patrimoine national
de la République de Pologne

Ministry of
Culture
and National
Heritage of
the Republic
of Poland

INSTYTUT LITERACKI
FUNDACJA KULTURY PARYSKIEJ

1ère édition

Institut Littéraire Kultura

www.kulturaparyska.com

© Institut Littéraire Kultura 2020

ISBN: 978-2-9574163-3-2

Bienvenue dans la „Kultura” parisienne, lieu que nous connaissons sous le nom de « Maisons-Laffitte ». Dans cette première phrase déjà, une information à éclaircir. Et expliquons d'avance cette inhabituelle introduction par la nature même de cette maison où l'on évitait tout autant les truismes que les chemins battus. Bien que « Kultura », à la différence de la revue du même nom publiée en Pologne populaire, soit qualifiée de parisienne, elle fut lancée à Rome, en 1947. Depuis ses débuts, la revue est éditée par l'Institut littéraire fondé par le général Władysław Anders, en accord avec le gouvernement polonais de Londres. Jerzy Giedroyc, à l'origine de cette initiative, est nommé son directeur. Le même groupe de personnes forme dès le départ l'équipe de l'Institut : Jerzy Giedroyc, Zofia et son époux Zygmunt Hertz, Józef Czapski, et Gustaw Herling-Grudziński, le-cofondateur de la revue « Kultura ». Henryk Giedroyc, le frère cadet du Rédacteur, rejoint cette équipe au début des années cinquante.

A l'entrée de la maison se trouve la plaque portant l'inscription « Cave canem », la miniature de la mosaïque « Prends garde au chien », découverte à Pompéi. On l'a installée bien à propos : dans « Kultura », à l'initiative de Zofia Hertz, vivait toujours un chien, un épagneul, et tous étaient de mauvais caractère. Le dernier de cette dynastie, nommé Fax, battait les records de méchanceté, guettant les mollets des invités et mordant parfois ses maîtres. Ajoutons que son nom provenait de l'admiration que Jerzy Giedroyc nourrissait pour l'invention du fax. Lui qui, pendant des décennies, écrivait jusqu'à plus d'une dizaine de lettres par jour, qui attendait en permanence son courrier et se plaignait des retards de la poste française, accueillit le fax comme un don du ciel.

Pour saisir la particularité de ce lieu, et de l'institution qui s'y trouvait, relatons d'abord les circonstances de la rencontre des personnes qui allaient désormais partager pour toujours un destin commun. Ils étaient tous des soldats de l'armée du général Anders, ils y avaient fait connaissance et commencé à travailler ensemble.

La collaboration entre Giedroyc, Czapski et le couple Hertz, au sein de l'armée Anders, est un moment clé, indispensable pour comprendre le phénomène « Kultura » et la vie de ce lieu, durant un

deuxième siècle. Ils nouent donc leurs relations dans l'armée qui combat pour une Pologne indépendante et démocratique, puis, après la démobilisation, ils décident de poursuivre leur action de leur propre chef. Pour eux, il ne s'agit pas de travailler à l'Institut littéraire « Kultura » mais de servir, comme auparavant, dans l'armée.

Déjà avant la guerre, Jerzy Giedroyc œuvre comme rédacteur dans plusieurs revues de jeunes conservateurs, il occupe des postes de secrétaire de ministres, il nourrit aussi ses propres ambitions politiques. En septembre 1939, il est évacué avec le gouvernement polonais à Bucarest. Là, il devient secrétaire de son ami Roger Raczyński lequel remplit alors les fonctions d'ambassadeur de Pologne. Rapidement, l'équipe du général Sikorski considère que Jerzy Giedroyc est trop lié au dernier gouvernement (dit de « sanacja »), trop important aussi dans la hiérarchie, ce qui provoque des attaques, des accusations de corruption et de vente des notes qui facilitaient l'obtention des visas. Cette accusation n'est retirée que des mois plus tard, après une longue enquête et une série d'interrogations de témoins. Lorsque l'ambassade ferme en novembre 1940, l'ambassadeur Raczyński ordonne à Giedroyc de rester à Bucarest pour poursuivre ses missions auprès de la délégation chilienne qui représente désormais officiellement les intérêts de Pologne. Peu après, Giedroyc et ses collaborateurs sont renvoyés de leurs postes par le businessman Samson Mikiciński qui collabore avec les services allemands, supervisant en même temps le Bureau polonais dans la délégation chilienne. L'équipe de Giedroyc poursuit ses tâches de manière informelle, reste en relation avec les diplomates britanniques notamment, elle apporte de l'aide aux migrants et internés, rassemble pour le compte du gouvernement polonais en exil des renseignements sur les occupations allemande et soviétique. En février 1941, suite à l'alliance de la Roumanie avec les pays de l'Axe, Giedroyc est évacué en même temps que la délégation britannique.

En avril 1941, il s'engage dans l'armée, en compagnie de son frère cadet Henryk. Tous deux appartiennent à la Brigade autonome de tirailleurs des Carpates et combattent notamment à Tobrouk. En août 1942, Giedroyc est transféré en Irak, à l'Etat-major de division où il est assigné au travail dans la culture et l'enseignement.

C'est de cette période que date sa rencontre avec Józef Czapski, peintre, critique, essayiste qui deviendra l'un des plus importants membres de la future équipe de l'Institut littéraire et de « Kultura »

parisienne. Ce dernier, qui occupe le poste de chef de l'Unité de propagande de l'Armée polonaise sur le front de l'Est, nomme Giedroyc à la direction des revues et des publications.

À la même époque, Giedroyc fait connaissance de Zofia Hertz qui était avant la guerre juriste dans une étude notariale de Lodz, épouse de Zygmunt Hertz, un businessman prospère, diplômé de London School of Economics qui travaillait pour le consortium « Solvay ». Le début de la guerre, en septembre 1939, surprend Zygmunt Hertz sur les territoires qui viennent d'être soumis à l'occupation soviétiques ; il y est rejoint par sa femme Zofia. Arrêtés, ils sont envoyés au Goulag. Par la suite, ils s'engagent dans l'armée Anders où Zofia travaillera dans la Direction de l'information et de la presse.

Zofia Hertz rencontre Jerzy Giedroyc dans le désert irakien, près d'Quizil-Ribat, dans une tente qui tenait office de bureau de Józef Czapski. Vers la fin de sa vie, Giedroyc en parle en ces termes :

Nous avons commencé et continuons la vie sous une tente. Cette sorte de mission – telle que nous la concevons – nous a permis de fonder une espèce de phalanstère, la suite de ce que nous avons connu dans le 2^e Corps d'armée. Cela nous a vraiment facilité la publication d'une revue.

Cette conception de l'Institut définit avec justesse la philosophie de leur action, leur méthode de travail et leur emploi du temps. Parce qu'il n'était pas question d'occuper des postes ou de bâtir une carrière, il s'agissait d'une mission. Leur organisation s'est avérée tout aussi fondamentale pour le financement de l'ensemble, dont les rémunérations de chacun de ses membres : le salaire n'était pas une source de profit ; pendant un demi-siècle, son montant s'élève au minimum légal instauré en France.

Revenons maintenant à Józef Czapski né dans la famille des comtes Hutten-Czapski. Après avoir fait ses classes dans un lycée de Pétersbourg, il rejoint pendant la Première guerre mondiale le 1^{er} Régiment des uhlans de Krechowicz, mais il le quitte en raison de ses convictions pacifistes. Il se voit alors confier la mission qui consiste à retrouver ses camarades de régiment perdus dans les environs de Petrograd ; arrivé sur place, Czapski apprend qu'ils

ont été fusillés. Pendant la guerre polono-bolchévique, il reprend le service militaire, sert dans le train cuirassé « Śmiały » (le Hardi), puis il participe à la campagne de Kiev.

La Première guerre mondiale terminée, il commence ses études aux Beaux-Arts de Cracovie, fait activement partie de l'atelier du peintre Józef Pankiewicz. Par la suite, il se trouve parmi les fondateurs, en 1923, du Comité de Paris (kapiści) qui œuvre pour apporter une aide matérielle aux peintres polonais désirant séjourner à Paris. Au cours de ses six années passées en France, Czapski noue des relations dans le milieu intellectuel et artistique.

Le 27 septembre 1939, Czapski est fait prisonnier par les Soviétiques. Envoyé dans le camp de Starobielsk, il est transféré, malade, au camp de Pavlichtchev-Bor, puis à celui de Griazoviets.

La maison de l'Institut littéraire, côté avenue de Poissy,
phot. Henryk Giedroyc, 1955



Il fait ainsi partie des 450 officiers polonais qui ont réussi à rester en vie dans le camp de Starobielsk.

Libéré suite à « l'amnistie » de 1941, Czapski s'engage dans l'armée du général Anders lequel lui confie la mission de retrouver ses compagnons disparus, la même qu'il avait eu à remplir un quart de siècle plus tôt. L'histoire de ses recherches est relatée dans son récit *Terre inhumaine*, publié par l'Institut littéraire, en 1949, traduit ensuite en français. Lorsqu'il est déjà en Perse, il apprend que les officiers disparus ont été assassinés par les Soviétiques, d'une balle dans la nuque.

Dans l'armée polonaise, Czapski dirige le département de propagande et, après avoir fait connaissance de Jerzy Giedroyc, il l'engage. Ce dernier entreprend alors une profonde restructuration de la presse militaire, se fixant pour principal objectif de relever le niveau de la publication « Orzeł biały » (Aigle blanc, emblème de Pologne). Avec le 2^e Corps polonais de l'Armée, Jerzy Giedroyc parcourt toute la route de combats qui le conduit jusqu'à Monte Cassino. Peu de temps après, accusé d'une politique éditoriale par trop libérale, il est démis de ses fonctions et nommé officier enseignant au Centre de formation d'armes lourdes, à Gallipoli. En mai 1945, il commence à diriger le Département européen du Ministère d'information et de documentation de Londres où il assure notamment la « propagande » du gouvernement polonais en Italie et en France (il y représente le 2^e Corps d'armée). C'est à ce moment que naît l'idée de fonder une maison d'édition, laquelle se réalise le 11 février 1946.

Dans le documentaire d'Agnieszka Holland sur « Kultura », Jerzy Giedroyc définit ainsi les objectifs de cette entreprise :

La situation était pour moi claire : l'affaire polonaise était perdue, et il devenait essentiel de maintenir le contact avec le Pays, d'y influencer les choses et d'agir sur l'émigration.

Déjà en Italie, l'Institut littéraire s'apparente - comme on le qualifiera plus tard - à « un monastère ou un phalanstère », bien que ses fondateurs habitent tous, à cette époque, leur propre appartement. Mais ils restaient soldats du 2^e Corps d'armée et tenaient leur ménage en communauté. Jerzy Giedroyc habite

d'abord à l'hôtel d'officiers Massimo d'Azeglio, puis s'installe à la Piazza Remuria 2a, à l'endroit même où allait séjourner le futur pape, le cardinal Wojtyła, lors de ses déplacements à Rome. *C'est au Collegium Polonorum que je me suis trouvé un petit bureau et deux cellules en guise d'appartement*, écrit-il à Waclaw A. Zbyszewski, fin 1946. *Je me sens parfaitement bien ici, si bien que je songe à me faire faire une robe de chambre, coupe habit de moine.*

Pourtant, il arrive bientôt à la conclusion que l'Italie, tombée alors au rang de province européenne, se situe trop loin du centre des influences politiques. La décision de déménager en France est prise. A Paris, Jerzy Giedroyc loge tout d'abord à l'Hôtel Lambert, sur l'Île Saint-Louis au centre de la capitale, là où, au XIXe siècle, habitait le prince Adam Czartoryski. Le couple Hertz s'installe dans un petit hôtel à proximité.

En novembre 1947 déjà, l'Institut trouve ses premiers locaux au 1, avenue Corneille, à Maisons-Laffitte, dans une villa partiellement démolie par les Allemands ; sur l'ordre de Józef Czapski, elle est louée pour loger le siège du 2^e Corps d'armée.

Zofia Hertz racontait qu'ils avaient passé la première nuit dans cette villa à recurer le plancher, à trois, son mari, elle et Giedroyc, vêtus d'un simple maillot de bain. La maison était délabrée au point que – selon la légende du lieu – on allait y découvrir une cuisine bien des mois plus tard.

Les membres de cette équipe savaient-ils à ce moment qu'ils renonçaient à jamais, presque complètement, à leur vie privée ? Qu'ils allaient pour toujours partager le travail à l'Institut et les tâches ménagères de la maison ? Au prix d'efforts, d'un travail acharné, ils restaurent correctement la villa mais il s'avère sept ans plus tard que le bail désavantage les locataires, le propriétaire ayant annoncé une augmentation drastique du loyer. Après une longue procédure judiciaire et plusieurs expulsions repoussées, l'Institut littéraire doit quitter l'avenue Corneille, en décembre 1954. Alors que l'équipe peine à trouver un nouveau siège, un garçon boucher des environs leur apprend que, dans la banlieue voisine de Mesnil-le-Roi, à quelques dizaines de mètres de Maisons-Laffitte, une grande villa est mise en vente. Le propriétaire et son agence immobilière fixent le prix à treize millions d'anciens francs ; à titre de comparaison, un numéro de « Kultura » coûtait à l'époque 150 francs. Le prix de vente baisse ensuite largement grâce aux négocia-

tions réussies d'Aleksander Weissberg-Cybulski, entrepreneur à l'époque, ancien prisonnier de la NKWD et de la Gestapo, l'auteur de *L'Accusé*, un texte sur la grande purge édité plus tard en polonais par l'Institut littéraire. Dans le numéro de « Kultura » datant d'octobre 1954 paraît un appel aux lecteurs où l'on requiert leur aide pour rassembler la somme nécessaire à l'acquisition du bien. Józef Czapski y écrit ceci :

« Kultura » s'est trouvée bien des fois dans une mauvaise posture, c'est pour ainsi dire son état permanent, mais là, nous n'avons plus de solutions. Le Rédacteur m'a alors annoncé tranquillement : « C'est pour nous un moment spécial et propice ; nous devons donner à « Kultura » son siège, maintenant ou jamais. C'est de plus l'occasion de savoir si nous avons fait « notre trou » dans l'opinion et gagné des amis.

Cet appel est couronné de succès plus vite que prévu. Une partie de la somme est versée par des amis fortunés, une autre par les lecteurs.

En 1954, « Kultura » emménage dans le lieu où nous nous trouvons ; un an plus tard, elle rembourse son emprunt. Puisque les lecteurs envoient des chèques, la Fondation « Kultura » est créée et, durant des années, elle sert à soutenir l'opposition démocratique polonaise. Bien que l'ancienne adresse soit devenue obsolète, le nom « Maisons-Laffitte », synonyme de « Kultura », fonctionne jusqu'à nos jours.

Le « jardin d'hiver », une véranda, a été ajouté au corps principal probablement dans les années trente. Ce qui attire avant tout l'attention dans ce décor ce sont les vitraux Art nouveau. Derrière se trouve l'étroit couloir qui mène à la cuisine et à la salle à manger. Là, nous voyons une table qui provient de l'ameublement de l'Hôtel Lambert et date de l'époque du prince Czartoryski, elle a été offerte à « Kultura » par Stefan Zamoyski. Dépliée plusieurs fois par an, cette table était utilisée lors des rencontres qui, avec le temps, sont devenues de plus en plus fréquentes. S'y trouvent

de nombreux objets souvenirs : un bas-relief avec le portrait de Józef Piłsudski, des célèbres caricatures de Piłsudski par Zdzisław Czermański et, au-dessus de la porte d'entrée, la production de la propagande communiste fabriquée pendant l'état de guerre : sur l'affiche intitulée « L'arbre de la trahison nationale » figurent entre autres les portraits de Jerzy Giedroyc et de Gustaw Herling-Grudziński, fondateurs de l'IL. Sur les étagères sont disposés les cadeaux apportés du pays par les invités.

Si le Rédacteur accueillait plusieurs personnes à la fois, il ne les recevait pas dans son bureau mais précisément dans le jardin d'hiver. Souvent, après de sérieuses discussions dans son bureau, tous – ou simplement les proches de « Kultura » – étaient invités dans le jardin d'hiver, à partager un verre de whisky. C'est aussi à cet endroit que, deux fois l'an, se tenaient les réceptions de « Laffitte » : le « jajeczko » (un œuf en partage) à Pâques et, avant Noël, le « śledzik » (hareng mariné). A partir du milieu des années cinquante, après le « dégel » en Pologne, quand les invités du pays commencent à affluer nombreux à « Kultura », le jardin d'hiver accueille des réunions larges, et importantes surtout par le rang des personnes présentes. A diverses époques, on pouvait y croiser Maria Dąbrowska, Marek Hłasko, Jerzy Andrzejewski, Waław Zbyszewski, Zbigniew Brzezinski, Roman Polański, Czesław Miłosz.

La poétesse Julia Hartwig relate une de ces réunions, en ces phrases :

Bien que nous soyons arrivés à une heure précise, il y avait déjà plein d'invités. Beaucoup de jeunes, les uns avec un nœud papillon, les autres en pull ou en chemise. On voit les Romanowicz, les Heller, quelqu'un de la radio Europe libre, un autre de Voix de l'Amérique, et les auteurs de « Kultura » : les Broński, les Pomian, le professeur Kłoczowski, Wojciech Karpiński, le père Zenon Modzelewski et Danuta Szumska, Renata Gorczyńska, Jan Chodakowski, éditeur de « Puls », les deux Kuczyński, Constantin Jelenski, Teresa Torańska, Wojciech Giełżyński, Teresa Dzieduszycka, les employés techniques de « Kultura » et bien d'autres personnes du pays que je ne connais pas. Tout de suite après nous, arrivent les Brandys. Dans le hall, Józef Czapski est assis à une table un peu à part, mais il est largement entouré.

Les jours ordinaires, le jardin d'hiver ne s'animait que le soir, après le départ des travailleurs « extérieurs ». Rentraient chez eux la secrétaire venue rejoindre l'équipe dans les années soixante et Henryk Giedroyc, le seul de l'équipe à disposer d'un appartement à Paris et de son propre cercle d'amis. Le soir, Jerzy Giedroyc et les Hertz se réunissaient pour écouter la radio et, plus tard, regarder la télévision. Ils feuilletaient la presse, lisaient leur correspondance et, vers minuit, rejoignaient leur chambre. Jerzy Giedroyc, qui depuis sa jeunesse souffrait d'insomnie, ne dormait que quatre ou cinq heures, il lisait encore dans son lit les textes envoyés à la rédaction.

Il est sans doute possible de dire que Jerzy Giedroyc s'est préparé à son rôle de rédacteur de « Kultura » déjà avant la guerre.

Il est né le 27 juillet 1906, à Minsk, dans la capitale de la Biélorussie d'aujourd'hui qu'il appelait jusqu'à la fin de sa vie – lituanien. Sa mère, Franciszka Starzecka, était fille d'un des meilleurs tailleurs de la ville. Le père, Ignacy Giedroyc, issu d'une lignée princière ruinée de Lituanie, exerçait le métier de pharmacien. Giedroyc se rappelait qu'à la maison régnait l'ambiance de « confins », ce qu'il comprenait par bien tolérante.

En 1916, ses parents l'envoient à Moscou, au lycée du Comité polonais. Dans la capitale russe, il est témoin de la Révolution de Février 1917. L'année scolaire s'achève tôt, il se rend alors à Pétersbourg où il espère trouver le cousin de son père. Quand ses recherches s'avèrent vaines, il prend la route de retour à travers la Russie révolutionnaire en ébullition. A Minsk, il recommence sa scolarité dans le lycée de la Communauté d'enseignement polonais dirigé par Marian Massonius. Après le déménagement de toute la famille à Varsovie – probablement au milieu de l'année 1918 – il poursuit sa scolarité au lycée Jan Zamoyski où il passe le baccalauréat. Pendant la guerre polono-bolchévique, à l'âge de 14 ans, il s'engage dans l'armée comme volontaire et devient télégraphiste, dans le Commandement de la région numéro 1 de Varsovie.

En 1924, il commence des études de droit à l'Université de Varsovie. Il adhère aussi à la corporation académique « Patria » qu'il préside rapidement. Cette même année, sa corporation dirige le Cercle interuniversitaire dont il devient président. En mai 1926,



Le bureau de Jerzy Giedroyc. La vue côté jardin,
phot. Henryk Giedroyc, 1955.

alors que Józef Piłsudski prend le pouvoir, il se déclare tout d'abord, en tant que légaliste, contre cet état de fait. Mais le chaos et la panique qui s'emparent du gouvernement le font très vite changer d'opinion, et il soutient désormais Piłsudski lequel représentera, à ses yeux, le modèle de l'homme d'Etat. Durant ses études, Jerzy Giedroyc travaille ponctuellement à l'Agence polonaise du télégraphe et dans la presse (« Kurier Warszawski », « Warszawianka »). Durant cette période, il noue des relations parmi les jeunes gens engagés dans la vie politique. A partir de 1928, grâce à sa relation amicale avec l'officier Jan Karczewski, il est engagé dans le bureau de presse du Conseil des ministres. Il appartient alors à un cercle

informel de jeunes, « Club des méchants gosses », dont il parle dans son *Autobiographie à quatre mains* :

Nous étions, presque tous, secrétaires d'un ministre, et le club s'asseyait autour d'une bouteille de vodka, réglait des affaires publiques, doublant le Conseil des ministres et décidant ce qu'il fallait faire ou suggérer.

L'adhésion en 1928 à l'organisation « Myśl mocarstwowa » de jeunes conservateurs devient le tournant de sa vie. Mais là, ce qui importe le plus c'est sa participation à la revue du même nom. Ses études de droit terminées en 1929, Jerzy Giedroyc commence à travailler comme attaché de presse et parlementaire au Ministère de l'Agriculture. En 1930, il y devient secrétaire du ministre Leon Janta Polczyński qui représente le camp des conservateurs.

Cette même année 1930, il publie le premier numéro de la revue « Est », puis il dirige la rédaction de la revue « Dzień akademicki », transformée par la suite en « Bunt młodych » (la Révolte des jeunes). A partir de 1933, ce périodique devient indépendant et bi-mensuel; en 1937, il est remplacé par l'hebdomadaire « Polityka ». Après la guerre, Giedroyc réussit à rassembler les numéros de ces revues qui se trouvent aujourd'hui dans son cabinet.

Depuis le début des années trente, il se lie avec les conservateurs, devenant même membre du Parti de la droite nationale, sous l'égide du prince Janusz Radziwiłł. Avec le temps, ses opinions évoluent vers ce qu'il définira lui-même comme « une opposition interne contre le gouvernement ». Pour avoir publié l'article « Kirov et Pieracki » critique à l'égard du gouvernement, il est même menacé d'internement au camp de Bereza. Suite au conflit qui l'oppose à Juliusz Poniatowski, le ministre de l'agriculture, il passe au Ministère de l'industrie et du commerce.

En 1931, Jerzy Giedroyc se marie avec Tatiana Szwecow, de nationalité russe, dont il divorce en 1937. Ils se retrouveront en 1939. Lorsqu'il est évacué en Roumanie au début de la guerre, en tant que fonctionnaire, en même temps que le gouvernement polonais, il emmène avec lui son ex-femme et son frère cadet, Henryk.

Dans le hall, devant le cabinet de Jerzy Giedroyc, le visiteur peut avoir l'impression de se retrouver parmi ces milliers d'invités qui venaient ici, pour rencontrer le rédacteur de « Kultura ». Depuis le milieu des années cinquante, les visiteurs commençaient à venir en

nombre du pays, ce qui permettait à Giedroyc de connaître parfaitement la situation en Pologne. Certains étaient d'ailleurs surpris d'arriver de Varsovie et de constater que « le prince de Maisons-Laffitte » connaissait mieux qu'eux-mêmes l'actualité du pays, ses rapports de forces et les coulisses du jeu politique. En outre, Giedroyc avait un grand don, celui d'écouter attentivement et de respecter son interlocuteur. Des années plus tard, Adam Michnik se souviendra, encore étonné, d'avoir été accueilli à Maisons-Laffitte et d'avoir mené un débat sérieux, malgré ses dix-huit ans.

Bohdan Paczowski, l'ami de la maison, photographe et architecte, raconte :

Chaque rencontre avec Giedroyc laissait sur l'interlocuteur son empreinte.

Malgré des conclusions parfois sombres, ces entretiens donnaient de l'énergie et incitaient à réfléchir sur soi-même. Il savait écouter les autres; il était timide et peu prolixe ce que certains prenaient pour de la morgue; mais il admettait ses erreurs, et lorsque l'on complimentait ses mérites, gêné, il changeait de sujet. Sa force intérieure, l'ampleur de ses idées, l'importance de ses réalisations n'ont pas entamé sa modestie.

Ewa Berberyusz porte sur lui ce même regard :

Avec les premières phrases échangées, mon trac a disparu. Je me suis rendu compte que la personne assise en face – en dépit de ce qu'on disait souvent sur sa réserve et son air hautain – était un homme qui ne supportait littéralement pas que l'on se mette devant lui à genoux. Bien au contraire, il plaçait son interlocuteur sur un pied d'égalité, mais pas à la manière de « vieux pote », il ne tutoyait presque personne.

A côté de la porte se trouve une petite plaque comportant l'inscription « Cave hominem » (Gare à l'homme). Est-ce une plaisanterie destinée aux entrants ou un avertissement symbolique que Jerzy Giedroyc s'adresse à lui-même ?

Le Rédacteur avouait avoir appris à se méfier des hommes durant la guerre, surtout à l'époque de son séjour à Bucarest. Pendant des mois, il y avait affronté une campagne de fausses accusations,

un procès pour corruption intenté par l'équipe du général Sikorski, ces personnes le considérant comme l'éminence grise qui représentait les intérêts du camp « Piłsudski » à l'émigration. Vers la fin de sa vie, Giedroyc en parlait ainsi :

Mes rapports avec les gens sont très compliqués. Je ne les aime pratiquement pas, j'ai peur des gens. Je suis moi-même très intimiste, je déteste les assemblées, les choses de ce genre, je m'y sens simplement mal, je ne sais même pas me conduire comme il convient. Deux, trois personnes, c'est un maximum que je supporte (...) Ce changement a eu lieu, en grande partie, en Roumanie. Avant la guerre, j'ai tout de même eu une certaine vie sociale, je m'amusais à fréquenter bals, cafés, théâtres, ces distractions désintéressées. C'était drôle – et cela faisait d'ailleurs partie de mes tâches – il fallait que je reste suspendu au téléphone. Aujourd'hui, je ne supporte plus le téléphone, c'est ainsi. Je n'aime pas les conversations téléphoniques. Un blocage bizarre, une trace des histoires que j'ai vécues en Roumanie, très lourdes pour moi. C'était une action organisée par les hommes de Sikorski, avec le professeur Kot, qui voulaient à tout prix me compromettre. Il y a eu des tentatives de me provoquer, de prouver que je prenais des pots-de-vin contre des visas, des histoires de ce genre, c'était très pénible (...) Ils étaient persuadés, à Londres ou à Paris, à savoir Sikorski et Kot, qu'il existait une mafia des « anciens » de Piłsudski, une sorte de gouvernement secret dont j'étais représentant, dont je surveillais les intérêts à l'ambassade (...) Bien plus tard, quand Kot était déjà malade, ici, à Paris, qu'il vivait dans des conditions très dures dans un hôtel où il avait l'habitude de s'arrêter, il n'a simplement pas eu l'argent pour le payer, je suis donc allé le voir, l'inviter chez nous, j'ai payé aussi l'hôtel... Il a fait rapporter chez nous ses valises, très précieuses, avec des documents et une énorme quantité de livres de son domaine de recherche. Nos rapports personnels se sont donc très bien arrangés par la suite (...) J'ai un trait de caractère bizarre : du moment où Kot a touché le fond, j'ai jugé qu'il fallait l'aider. Je dois aimer les gens finis.

Comment ces rencontres se déroulaient-elles ? D'habitude, le Rédacteur accueillait son invité à l'entrée et le conduisait à travers le hall dans son bureau.

Dans tout entretien – surtout avec un visiteur venant de Pologne – les affaires courantes étaient les plus importantes. Souvent une conversation prévue pour une trentaine de minutes durait jusqu'à deux heures. La pièce où ces discussions se déroulaient n'a pas beaucoup changé. S'y trouvent notamment des répliques d'armes blanches et d'armes à feu, la passion de Giedroyc, et bien d'autres objets accrochés au mur. Il y a des cartes, des portraits des hommes de la Grande émigration dont le prince Adam George Czartoryski ainsi que de Józef Giedroyc, l'un des chefs de l'Insurrection de Novembre 1863, en Lituanie. Nous y trouvons aussi le dernier numéro du journal « Combat » fondé par la Résistance française et co-dirigé par Albert Camus. Son titre « Silence, on coule » ! prend ici la forme d'un cri. Ce cadre est suspendu en ce lieu à dessein, bien entendu ; Jerzy Giedroyc parlait souvent de ce qu'il appelait les « traits apocalyptiques » de sa personnalité. Son bureau n'a donc pas beaucoup changé. On y a ajouté son masque mortuaire.

Dans cette pièce aux dimensions modestes, durant plus d'un demi-siècle, Jerzy Giedroyc a travaillé sur l'édition des livres (près de 400 titres), des revues (637 numéros de « Kultura » et 171 volumes des « Zeszyty Historyczne »). Est-ce qu'il travaillait seul ? On y répond par une plaisanterie dans un des numéros (« Kultura », 1955) :

Bon nombre de lecteurs nous demandent de publier les noms de l'équipe de « Kultura ». Sa rédaction se compose donc comme suit de : rédacteur Jerzy Giedroyc, rédacteur Giedroyc Jerzy, rédacteur Giedroyc, Jerzy et d'autres membres de « Kultura ».

En effet, il n'existait pas de rédaction au sens habituel du terme, avec ses réunions, la répartition de sujets, etc. L'équipe rédactionnelle était de nature épistolographique. Quand Giedroyc travaille encore dans l'unité de « Propagande » de l'Armée Anders, il commence une tâche titanesque qui durera ensuite des années : celle de retrouver ses collaborateurs d'avant-guerre éparpillés aux quatre coins du monde. Il essaie aussi d'entrer en relation avec des gens qu'il n'a pas connus, mais dont il apprécie la qualité d'écri-

ture, des « bonnes plumes ». Il leur envoie des lettres – restées parfois pendant des années sans réponse –, il finit souvent par établir un contact, les inciter à écrire. Ce Rédacteur « qui ne publiait pas » laisse donc une œuvre sous forme de recueil de correspondances, dont paraissent à présent d'épais volumes critiques. Les archives de l'Institut littéraire contiennent 150 mille lettres qu'il a reçues, et les copies de ses réponses existent parce qu'il avait l'excellente habitude d'utiliser le papier carbone et de garder les doubles. Ainsi, les volumes de sa correspondance forment un ensemble assez cohérent et complet. Aujourd'hui, nous disposons de l'échange publié de Giedroyc avec : Andrzej Bobkowski, avec des émigrés ukrainiens, avec Witold Gombrowicz, Constantin Jelenski, Leszek Kołakowski, Juliusz Mieroszewski, Czesław Miłosz, Jan Nowak-Jeziorański, Bohdan Osadczuk, Teodor Parnicki, Jerzy Stempowski et Melchior Wańkowicz.

Marek Nowakowski décrit ainsi ce phénomène épistolaire :

La correspondance était l'essence du travail de Jerzy Giedroyc. Il suggérait les idées et les sujets d'articles, exprimait ses opinions, formulait ses critiques. C'est de cette manière qu'il a incité Gombrowicz à écrire son « Journal » publié régulièrement dans « Kultura ». Bien que, comme il me l'a avoué, il n'ait pas admiré la prose de Monsieur Witold. De cette même manière persuasive, et à distance, il encourageait Miłosz à écrire. En Israël, il a retrouvé Leo Lipski, oublié et malade, et il a publié sa prose au style peu banal. De même pour Zygmunt Haupt, un excellent écrivain qui habitait dans le sud des Etats-Unis, et qui a été redécouvert par le Rédacteur. Nous pouvons aujourd'hui dresser une longue liste des hommes de lettre oubliés qui, grâce à lui, ont recommencé leur existence d'écrivains. Sa correspondance ne concerne pas seulement la littérature. Elle est souvent politique, promouvant la pensée libre en Pologne. Des auteurs et des journalistes polonais ainsi encouragés lui répondaient et envoyaient leurs textes que « Kultura » publiait sous pseudonyme.

Au cœur de cette invisible rédaction se trouvaient donc ceux avec qui Giedroyc s'était lié pendant la guerre : Józef Czapski, Zofia et

Zygmunt Hertz, Gustaw Herling-Grudziński. En 1950 les rejoint Juliusz Mieroszewski qui deviendra bientôt le porte-parole de Giedroyc. Il suffit de jeter un regard sur le bureau du Rédacteur pour apercevoir la photo de Mieroszewski, et saisir le rôle exceptionnel qu'il a joué dans « Kultura ». Giedroyc parle de lui ainsi :

La collaboration avec Mieroszewski a commencé assez tardivement, au début des années cinquante. Je ne l'avais pas connu avant la guerre, j'ai fait sa connaissance dans l'armée où il était éditeur de l'hebdomadaire illustré « Parades » que les Anglais publiaient au Caire pour l'armée polonaise. Bien entendu, la période de l'immédiat après-guerre était très dure parce que Mieroszewski était parti pour l'Angleterre et faisait tout pour s'y installer. De notre côté, nous nous sommes aussi limités aux personnes avec lesquelles j'avais déjà collaboré. Cela date donc du début des années cinquante. D'abord, il y a eu ses courriers de Londres, des informations au sens propre, puis cela a pris très rapidement la forme d'articles. Pour ce qui est de son style, il est tout à fait caractéristique (...) C'est un des rares journalistes polonais qui a un style bien concis, économe. Si je devais trouver des analogies dans le passé lointain, je citerais Mochnacki et Klaczko. Une façon de penser à la fois réaliste et non conventionnelle (...) En ce qui concerne des questions essentielles, des conceptions politiques, il faut dire sans doute qu'il existait entre nous une collaboration, une influence réciproque. Le seul domaine qui exigeait de notre part un appui plus décidé c'était la problématique russe. Non pas que Mieroszewski n'ait pas partagé nos points de vue, mais parce qu'il ne connaissait simplement pas le sujet. Il ne connaissait ni le russe ni cette littérature, aussi la collaboration et l'explication de certaines choses demandaient-elles un effort plus soutenu.

Parmi les collaborateurs de Giedroyc d'avant la guerre qui écrivaient pour « Kultura », mentionnons père Innocenty Bocheński, Wacław Zbyszewski, Ryszard Wraga, Jan Ulatowski. Plus tard, il y en a eu d'autres, venus de Pologne, comme Stefan Kisielewski. De la même manière qu'avant la guerre, Giedroyc considérait sa revue comme un instrument d'influence politique.

Dans son bureau, au-dessus de la table avec la machine à écrire, il avait accroché une modeste image : c'est le portrait de Józef Piłsudski imprimé, comme il le disait, clandestinement en Palestine (par Wiktor Drymmer, l'ancien secrétaire du ministre Beck). « Clandestinement » parce que l'équipe du général Sikorski voyait d'un mauvais œil toute manifestation de sympathie pour Piłsudski. Le bureau contient aussi une partie de la bibliothèque de l'Institut, répartie en deux rangées. Giedroyc prenait un soin particulier des livres, il veillait encore à Rome à ranger et cataloguer la bibliothèque. « Ecrits – discours – ordres » de Piłsudski figuraient à la première position dans ce catalogue.

A gauche de son bureau se trouvent d'autres objets souvenirs, parmi eux, le moulage de la main de Józef Czapski ainsi que son masque mortuaire.

Sur le rayonnage, face à l'entrée du bureau, un objet-surprise : deux moutons d'un charme douteux. D'où viennent-ils ? Dans son entretien avec Teresa Torańska, Giedroyc explique qu'on leur avait envoyé ces affreux jouets, avec des microfilms.

Nous ne savions pas (ce qui s'y trouvait). Nous nous demandions seulement qui avait pu être assez stupide pour les poster. Mais, au cas où, pour voir s'il n'y avait pas là-dedans quelque chose, nous les avons déchirés, et en effet...

Dans cette pièce, Henryk Giedroyc a travaillé jusqu'à sa disparition. Depuis l'enfance, et à cause de sa coiffure rebelle, on le surnommait La Huppe (Dudek en polonais); il collectionnait d'ailleurs les représentations de cet oiseau. Il s'occupait de l'administration de l'Institut, des abonnements, des contacts avec les points de vente disséminés partout dans le monde. Après le décès de Jerzy Giedroyc, en 2000, il a dirigé l'Institut tout d'abord avec Zofia Hertz, puis quand celle-ci est morte trois ans plus tard, seul, jusqu'à sa mort en 2010.

C'est dans cette pièce que l'esprit des bâtisseurs de la maison est le mieux préservé ; elle contient le plus d'éléments de son intérieur du début du XXe siècle. Il y a ici la boiserie d'origine, le tissu sur les murs et les fenêtres avec les avant-corps, ce qui fournit aux usagers de bien pratiques rebords. Henryk Giedroyc, que les habitants de Maisons-Laffitte surnommaient « Henri le Restaurateur » y installe de nouvelles fenêtres et réalise, après la mort de Zofia Hertz, d'autres travaux nécessaires dans toute la villa.

Sa pièce abrite ce qui avait le plus de prix pour les membres de « Kultura » : leur énorme bibliothèque qu'ils commencent à constituer à Rome.

Wacław Zbyszewski parle ainsi de ce fonds, à l'époque de l'avenue Corneille :

Dans cette maison misérable et croulante, à droite de l'entrée se trouvait la bibliothèque. Quand on voyait ces livres rassemblés avec soin, numérotés, catalogués, dépoussiérés, rangés sur de longues étagères allant jusqu'au plafond – dans cet endroit où il n'y avait pas de meubles, pas de quoi se chauffer, rien pour ainsi dire, – on ressentait plus fort encore ce défi lancé au monde, à cette époque, à la vie même et, au milieu de l'absurde, on avait l'impression palpable et profonde de se trouver dans un endroit magique.

Jerzy Giedroyc prenait donc grand soin de cette bibliothèque, il s'en occupait personnellement, veillait à la compléter en permanence. Sa correspondance en témoigne. Il faisait son possible pour se fournir en livres publiés au pays, des ouvrages littéraires, historiques, des documents sur la vie en Pologne populaire ce qui englobait la presse quotidienne, les périodiques spécialisés, les annuaires statistiques, et même les bottins avec adresses et téléphones. Il tenait aussi à ce que les éditeurs lui envoient des exemplaires de presse. Il poursuivait avec acharnement ses collaborateurs qui rechignaient à rendre des volumes empruntés.

Depuis l'installation de « Kultura » dans son siège définitif, les étagères avec livres et documents gagnent rapidement toutes les pièces de la maison. Dans les années 80, il s'avère qu'il n'y a plus de place libre nulle part. Jerzy Giedroyc fait donc construire un petit bâtiment destiné à recevoir la bibliothèque seule.

Ce qui frappe dans cette maison c'est la collection disparate d'objets, d'œuvres d'art, d'antiquités, de souvenirs. Aux côtés de l'ensemble privé de Henryk Giedroyc, ces huppées de toutes sortes, nous trouvons des gravures « Grodno » et « Minsk » ainsi que la carte de la République de Pologne. Les habitants de la maison recherchaient ce type d'objets dans des galeries parisiennes, librairies, marchés aux puces, et c'est Henryk Giedroyc qui s'est spécialisé dans ces curiosités, alors que Jerzy cultivait sa passion pour les armes.

Cette pièce était à l'origine une salle à manger mais elle est devenue - son concepteur n'avait certainement pu s'en douter - une salle d'emballage. Dès la fin de 1954, on y emballait les exemplaires de « Kultura », les livres de l'Institut et, à partir de 1962, « Zeszyty Historyczne ». Affranchis sur place, puis transportés à la poste, des enveloppes et des colis contenant jusqu'à plusieurs dizaines d'exemplaires partaient à destination des représentants de l'Institut dans le monde. D'habitude, les envois se faisaient avec l'aide des hôtes de « Kultura », des amis de Paris et mêmes des invités de Pologne. De cette époque datent les tampons, la machine à affranchir, la balance pour peser les colis.

Aux temps de Henryk Giedroyc, la salle d'emballage retrouve son aspect d'origine : après des décennies, on défait les rayonnages et range les livres de sorte qu'il est possible aujourd'hui de voir meubles et boiseries. Après la mort du Rédacteur, on n'a plus besoin de tenir à portée de main tous ces volumes - encyclopédies, dictionnaires et almanachs – qu'il utilisait au quotidien.

Dans cette pièce travaillait Zofia Hertz, puis on y a ajouté un bureau d'une secrétaire. Les dessins de Józef Czapski représentent une femme avec un chien (probablement Zofia avec l'épagneul Black) ainsi que le triptyque du bord de la mer. A cet endroit, Zofia Hertz s'occupait de la comptabilité de l'Institut et se chargeait d'une multitude d'autres tâches, de la correction des textes et des traductions. Elle a notamment traduit pour l'Institut des textes d'Arthur



Salle d'emballage. Dans cette grande pièce, située au rez-de-chaussée de la nouvelle maison de l'IL, se trouvait un fonds d'usuels (dictionnaires, encyclopédies, etc) ; c'est aussi à cet endroit que les publications étaient emballées et pesées. Durant de nombreuses années, cette tâche est revenue à Zygmunt Hertz. Photo. Henryk Giedroyc, 1955

Koestler et de Curzio Malaparte. Peu d'entre nous se souviennent que, dès les années soixante jusqu'à la chute du communisme, Zofia Hertz tenait dans « Kultura » la rubrique « Humour en Pologne » où l'on publiait des anecdotes, politiques avant tout, comme il se doit. Le même Waław Zbyszewski écrit à propos de Zofia Hertz :

Comment notre Zofia est-elle capable de faire la correction des textes, de boucler les comptes, de tenir la caisse et la correspondance, courir à l'imprimerie, vérifier la mise en page de la revue et ses épreuves, surveiller l'expédition, s'occuper de la publication des livres – et en même temps – de tenir la maison toujours remplie d'invités, faisant aussi la cuisine pour toute cette horde ? Et comment arrive-t-elle à garder son air jeune, soigné, élégant ? C'est à dire vrai un secret insondable. Mais le plus important de ces multiples rôles ne se voit pas (...) Dans « Kultura », Zofia Hertz décide qui entre dans la loge ou, encore plus souvent, qui doit quitter le cercle des « fidèles ». C'est elle qui est la vestale et la gardienne de « Kultura », c'est aussi elle qui régit les relations humaines dans le « nid » nommé Laffitte.

Dans son *Autobiographie à quatre mains*, Jerzy Giedroyc parle d'elle ainsi :

Dans l'histoire de l'Institut littéraire et de « Kultura », Zofia et Zygmunt Hertz ont joué le rôle décisif. Ils étaient au courant de toutes les affaires, y compris celles qui exigeaient une discrétion maximale. Cela est vrai surtout pour Zofia qui est devenue la principale héroïne de cette aventure, non seulement grâce à son énergie, mais avant tout grâce au fait qu'elle a entièrement épousé notre cause et était prête à prendre tous les risques qui en découlaient. Son influence sur « Kultura », et sur moi-même, a toujours été très importante. Elle a un bon sens à toute épreuve et, plus d'une fois, elle a su me persuader de ne pas élargir un combat ou de ne pas m'engager dans une nouvelle entreprise à risque.

Ailleurs, dans *l'Autobiographie à quatre mains*, il raconte :

Zofia était précieuse aussi parce qu'elle s'occupait des factures, des comptes, de toutes ces choses compliquées... Aujourd'hui encore, je ne connais rien aux impôts ; tout ça reposait sur ses épaules... A part cela, elle était pratiquement en même temps la secrétaire de rédaction, la correctrice et la maîtresse de maison. Elle faisait des expériences culinaires sur nos estomacs, des essais parfois assez drôles.

Dans la salle à manger, au bout de la table près de l'entrée, s'asseyait le Rédacteur, et la journée de travail commençait. Zofia Hertz s'en souvient en ces termes :

Jerzy se levait toujours le premier, il mettait la table et l'eau du thé à chauffer. Puis, c'était moi qui préparais le petit déjeuner pour nous, mais aussi pour nos invités que la maison accueillait en permanence. A neuf heures, tout le monde descendait dans la cuisine. Nous discussions en mangeant, puis arrivait le facteur. Nous ne commençons notre journée de travail qu'après avoir regardé le courrier. Il fallait faire le tri des lettres, en commenter le contenu pour certaines, répondre rapidement aux autres. Nous recevions aussi les commandes des livres, des abonnements, ou leur résiliation, des factures. Ces affaires devaient se régler au fur et à mesure.

Nous y travaillions jusqu'à l'heure du déjeuner que je préparais. La vaisselle était toujours faite par les hommes qui établissaient un planning pour chaque jour de la semaine. Quand nous avions des invités, ils partageaient cette tâche. Après le déjeuner nous attendaient rédaction, corrections, vérifications, correspondance administrative et celle de Jerzy. S'il le fallait, je me rendais à l'imprimerie. Au moment de

Salle à manger

l'impression, Jerzy m'accompagnait, il aimait beaucoup cela.

L'expédition de chaque numéro se faisait dans l'imprimerie et durait deux jours. Il nous arrivait d'y engager nos amis de Pologne, de passage à Paris, et il faut dire que tous aimaient ce travail.

Puis, à la maison, nous travaillions habituellement tard la nuit.

L'un des invités de « Kultura », Marek Nowakowski, a vu ainsi cette journée de travail :

Nous prenions notre petit-déjeuner dans la salle à manger reliée par une ouverture à la cuisine. Au bout de la table se mettait toujours Jerzy Giedroyc, un monsieur d'une certaine taille et de large posture, aux yeux d'un bleu intense, une veste confortable en tweed sur les épaules, un foulard autour du cou à la place de la cravate. Avant de manger, il allumait une cigarette. Son frère cadet Henryk arrivait toujours à la même heure, peu avant neuf heures, par le train de banlieue depuis Paris, et il se mettait avec nous à table. Ensuite, le facteur apportait le courrier. Monsieur Jerzy répartissait la correspondance. Abonnements, factures, affaires comptables se retrouvaient sur une pile à part, du côté de Zofia Hertz et de Henryk puisqu'ils s'occupaient de l'administration et des finances. Les lettres de lecteurs, les textes de la sphère culturelle, la prose et la poésie étaient le domaine de Gustaw Herling-Grudziński le quel, deux fois l'an, venait de Naples et passait de longs mois à Maisons-Laffitte ; il s'occupait du profil littéraire de la revue et des éditions, il écrivait des critiques, correspondait avec les lecteurs. Une grande partie du courrier revenait à Jerzy Giedroyc. C'étaient par exemple les lettres de Juliusz Mieroszewski de Londres, de Leopold Unger de Bruxelles, d'Andrzej Bobkowski de Guatemala, de Jerzy Stempowski de Berne ou de ses autres collaborateurs disséminés de par le monde, de l'Amérique à l'Australie.

Nous feuilletions la presse étrangère, discussions, buvions le café couleur goudron que Gustaw Herling préparait à l'italienne. C'est ainsi que commençait la journée de travail à Maisons-Laffitte. Jerzy Giedroyc se rendait dans son bureau, Zofia et Henryk « Dudek » dans

les leurs (...) Le travail se poursuivait, avec pause déjeuner, jusque tard dans l'après-midi. Henryk Giedroyc retournait alors à Paris où il vivait avec sa femme qui était italienne. Les jeunes employés quittaient aussi le lieu. Il ne restait que Jerzy Giedroyc, Zofia Hertz, Gustaw Herling-Grudziński et Józef Czapski. Celui-ci prenait ses repas chez lui et ne descendait que rarement. Ses problèmes de vue rendaient difficiles ses activités. Il y avait encore Black, le chien adoré, au poil noir et long, aux oreilles effilochées. C'était probablement la troisième génération, toujours identique, portant le même nom. Black adorait se promener avec Jerzy Giedroyc dans le jardin où ils se rendaient deux à trois fois par jour. Pour le Rédacteur, la journée ne se terminait pas, il retournait à son bureau et écrivait sa correspondance.

Comme on voit, dans la salle à manger aussi, on travaillait sur « Kultura », la revue qui a tant influencé le destin et l'histoire polonaise.

À l'étage se trouve l'endroit où Józef Czapski avait installé « la salle de séchage » pour ses tableaux. Il y accrochait les peintures sur lesquels il venait de travailler. Aux côtés des affiches, nous pouvons admirer deux de ses toiles. La maison abrite plus de 150 tableaux à l'huile, dessins, esquisses et aquarelles dont la majeure partie de Józef Czapski et de Jan Lebenstein.

Józef Czapski a été un membre très actif du « phénomène » Institut littéraire, à ses débuts, et aussi de « Kultura » où il a beaucoup publié. En 1950, il se rend en compagnie de Jerzy Giedroyc représenter « Kultura » au Congrès de la liberté, à Berlin. Il y prononce un discours dans lequel il souligne le fait que peu de représentants des pays occupés par l'Union soviétique sont présents au Congrès, et il y parle des Ukrainiens, des Biélorussiens ou des Hongrois. Ses vigoureuses paroles sonnent comme un avertissement : *Croire à l'essor d'une moitié libre de l'Europe, dit-il, tandis que l'autre moitié étranglée est soumise au totalitarisme, n'est que fiction.*

Salle de séchage
Bureau de Józef Czapski

Son discours attire alors l'attention d'un jeune journaliste ukrainien, Bohdan Osaczuk qui entre en contact avec Czapski et Giedroyc et devient par la suite le plus important collaborateur ukrainien de « Kultura », celui aussi qui y publie pendant la plus longue période. Le volume de sa correspondance avec Giedroyc témoigne de la collaboration entre ces deux hommes qui a duré un demi-siècle, exactement. Et leur rencontre, en 1950, est – nous allons le voir – un prélude à la définition de la politique polonaise de l'Est, du concept ULB, selon lequel l'indépendance de la Pologne doit se faire en même temps que la libération des pays voisins, à sa frontière Est : Ukraine, Lituanie, Biélorussie. Pendant le quart de siècle qui suit, on continue ce débat dans « Kultura », son point culminant étant l'article de Juliusz Mieroszewski, paru en 1974, sous le titre : « *Le complexe russe de la Pologne et l'espace ULB* ».

Aux XXe siècle, les Ukrainiens, les Lituanais et les Biélorusses, écrit-il, ne peuvent plus jouer ce rôle de pions sur l'échiquier de l'histoire polono-russe. Nous devons chercher des contacts et des alliances avec ces Russes qui sont prêts à octroyer à ces trois nations le plein droit à l'auto-détermination ; qui plus est, nous devons une fois pour toutes renoncer à Vilnius et à Lvov ainsi qu'à une quelconque politique ou projet lequel, dans une conjoncture favorable, nous aurait donné la supériorité à l'Est au détriment de ces nations. Les Polonais et les Russes doivent désormais comprendre que seule la Russie non impériale, et la Pologne non impériale pourront aplanir et arranger convenablement leurs relations réciproques. Nous devons comprendre que tout impérialisme est mauvais, le polonais comme le russe – l'impérialisme qui est réalisé et celui qui, potentiel, n'attend que les circonstances favorables. Il faut donner aux Ukrainiens, Lituanais et Biélorusses le droit à l'auto-détermination complète, ce qu'exige la raison d'Etat russe et polonaise. Cette voie est la seule qui puisse à jamais enterrer le catastrophique système de « nous ou eux ».

Jerzy Giedroyc appelait Czapski le ministre des affaires étrangères de « Kultura ». Comme le soulignait Giedroyc, les larges relations de Czapski dans les sphères intellectuelles d'Europe, aristocra-

tiques aussi, les aidaient grandement. Dans les années cinquante, Czapski remplit aussi la fonction de « questeur » de l'Institut littéraire. Il effectue alors deux voyages en Amérique du Nord et du Sud où il recueille une aide financière, trouve des volontaires qui financent la parution des numéros de « Kultura ». Pendant l'un de ses voyages, il entre en contact avec Czesław Miłosz qui est à cette époque diplomate de la Pologne populaire aux Etats-Unis. Czapski transmet alors au poète l'invitation de Maisons-Laffitte, dans le cas où celui-ci se déciderait un jour de passer à l'Ouest. Comme nous le savons, cela se produit en 1951 et, depuis ce moment, l'Institut littéraire devient le principal éditeur du futur prix Nobel de littérature.

L'intérieur de l'atelier de Czapski a été offert, presque dans sa totalité, au Musée national de Cracovie où l'on a ouvert, il y a plusieurs années, une réplique de cette pièce dans le Pavillon qui lui est consacré. La photographie de l'angle, face à la porte, montre l'intérieur original de la pièce. Parmi les éléments originaux du décor, on a gardé peut-être le plus intéressant : une autre table provenant de l'ameublement de l'Hôtel Lambert, offerte par Stefan Zamoyski. Selon la légende du lieu, Adam Mickiewicz y avait autrefois travaillé. C'est une information aussi invérifiable que belle et, comme aimait à le répéter Henryk Giedroyc : *Si non e vero, e ben trovato* (si cela n'est pas vrai, c'est bien trouvé).

Stefan Zamoyski aide à l'installation de « Kultura » en France, en facilitant entre autres l'emprunt destiné à l'achat de sa maison. De plus, il finance la publication d'un numéro de la revue. La Rédaction en informait ainsi ses lecteurs :

Le premier Polonais qui, de ses propres fonds, sans que nous le lui demandions, nous a remis la somme nécessaire à l'édition d'un numéro, est Stefan Zamoyski. Pourquoi lui précisément ? Est-ce la voix d'outre-tombe de ses ancêtres ? Ce major de l'armée polonaise qui a pris part à la bataille de Narvik, à la guerre en France, Belgique et Allemagne, ce descendant des Czartoryski et des Zamoyski sent de tout évidence peser sur lui le poids de la grande tradition et il reste fidèle à ceux de sa famille qui avaient vécu à l'émigration et servi la cause polonaise, sans ménager leurs forces.

Le lit occupe une place conséquente dans la chambre de Jerzy Giedroyc – un grand lit qui prolongeait de fait sa table de travail. Quand il entrait dans cette pièce tard le soir, il apportait des manuscrits et se mettait à lire, encore et toujours. Le biographe du rédacteur, Marek Żebrowski en parle ainsi dans son texte « Les adresses de Jerzy Giedroyc » :

La pièce de quelques dix mètres carrés du premier étage est devenue pour le reste de sa vie la seule oasis privée où il disparaissait pour un bref somme dans l'après-midi, et quelques heures de sommeil la nuit. Peut-on appeler cela « maison » ? Ces rares heures passées ici étaient-elles privées ? Il y rapportait aussi des textes à lire et s'endormait parfois dessus, cela se terminait par des brûlures dans les draps et sur le parquet quand les cigarettes lui glissaient entre les doigts.

Un coup d'œil sur les murs indique que cette pièce a changé de propriétaire. Après la mort de Jerzy Giedroyc, son frère Henryk y emménage. On y voit une partie de la collection d'armes de Jerzy, à quoi s'ajoute la collection des huppes de son frère. A l'époque où le Rédacteur y vivait, il y avait plus d'icônes sur les murs, celle notamment de La Vierge de la Porte de l'Aurore de Vilnius que Giedroyc admirait, contrairement à l'image de Częstochowa qu'il taxait parfois « d'horrible... »

Sur les étagères, nous trouvons sans surprise les publications de l'Institut littéraire au complet. L'une des personnes qui travaille ici et qui fait visiter souvent la maison a l'habitude de plaisanter à ce propos : après la mort du Rédacteur, son propre ensemble des publications de l'Institut a été offert à la Bibliothèque universitaire de Minsk. Dès que les livres ont été emballés, on a immédiatement mis à leur place l'ensemble analogue appartenant à son frère Henryk.

Sur son bureau, le Rédacteur avait la photographie de sa mère, Franciszka Giedroyc, née Starzycka.

Pendant des années, les visiteurs avaient pour principale attraction les uniformes militaires de Zofia et de Zygmunt Hertz, accompagnés du légendaire manteau de mouton, blanc comme la neige, offert par Marek Hłasko. Ces souvenirs ont été récupérés par les héritiers des Hertz. Sur les murs à droite se trouvent les illustrations de Jan Lebenstein pour *La ferme des animaux* de George Orwell.

De la pièce d'origine de Zofia Hertz, seul le lit a été retiré ; on y a gardé les tableaux, avec le portrait, par Józef Czapski, de sa sœur ainsi que le coffre décoré par la peintre Arika Madeyska. Au mur, nous voyons un masque peint sur un bout d'écorce par Léonor Fini, peintre d'origine argentine, compagne de Constantin Jelenki.

Nous trouvons aussi les livres qui portent de fausses couvertures. Il y a un Miłosz dans la couverture de *Libération* ou Orwell dans la couverture russe de *Za mir* (Pour la paix). Les livres interdits passaient de cette manière clandestinement en Pologne.

Dans le couloir, à gauche, nous voyons une toile de Józef Czapski, retrouvée en 2013, dans le grenier de la maison. L'histoire de ce tableau est relatée dans une de nos brochures.

Dans son *Autobiographie à quatre mains*, Jerzy Giedroyc parle en ces termes de Zygmunt Hertz :

L'apport de Zygmunt à « Kultura » a été considérable mais tout ce qu'il faisait ici, il le faisait pour sa femme. Avant la guerre, il avait été haut cadre dans l'entreprise internationale « Solvay ». Après sa démobilisation de l'armée, il aurait pu facilement trouver un emploi prestigieux et bien rémunéré en Occident. Il avait d'ailleurs reçu



Jerzy Giedroyc, Zofia et Zygmunt Hertz, à la table du jardin, avenue Corneille. Début des années 50, phot. Henryk Giedroyc.

plusieurs propositions de son ancienne firme, il aurait pu faire l'usage
des larges relations de son père dans les sphères économiques
à l'international. Mais il y a renoncé, pour Zofia.

Il prend donc le rôle d'agent de liaison entre « Kultura » et le monde extérieur, en premier lieu avec les personnes venues de Pologne, ce qui se fait d'autant plus naturellement que Zygmunt Hertz est un homme sociable, plein d'humour et de charme mais aussi sensible et soucieux des autres. C'est ainsi que se le rappelle Wojciech Karpiński :

Il faut accentuer une autre sphère d'activité de l'Institut, à savoir l'aide apportée aux personnes qui arrivaient du pays, cette mission d'ambassade de la culture polonaise qui a été remplie discrètement mais avec efficacité. Dans ce domaine, le rôle de Zygmunt Hertz a été inestimable, personne n'aurait pu le remplacer. Il était ministre des affaires étrangères du duché autonome de Laffitte. Il s'occupait des relations humaines, ministère de la « Kultura » parisienne,

de la culture polonaise plus largement. Voilà qu'on doit aider un écrivain à trouver son traducteur, un chercheur a besoin qu'on lui envoie au pays des publications étrangères, il y a aussi un peintre dont il est bon de s'occuper, et organiser pour quelqu'un d'autre une communication publique. Zygmunt avait toujours le temps pour tout cela. Il s'affairait, en minimisant ses efforts, et il chassait les remerciements à l'aide d'une vieille blague.

Zygmunt Hertz s'est lié d'amitié avec Czesław Miłosz. Ses lettres adressées au poète, éditées autrefois par l'Institut littéraire, sont le seul témoignage écrit de ce qui était sa personnalité : sensibilité, bienveillance, humour et ironie – auto-ironie, aussi.

Dans la chambre de Zygmunt Hertz, c'est la fenêtre qui attire d'emblée notre attention. Le peintre Jan Lebenstein l'a transformée en un vitrail rempli de personnages inspirés par *La ferme des animaux*. Il y a des années, cette fenêtre a été restaurée et remise à sa place. Nous voyons aussi « Le portrait d'une femme » de Léonor Fini. Nous y trouvons la collection phaléristique de Zygmunt Hertz, sa collection de décorations et de médailles qui étonne en ce lieu parce qu'elle documente avant tout les efforts de la servilité. A la place d'honneur, la décoration « Za usmierenje polskovo myatyeja » : « pour avoir combattu la révolte polonaise » que les autorités tsaristes octroyaient à ceux qui avaient combattu avec succès l'Insurrection de Janvier 1863. Pendant l'état de guerre, dans les années quatre-vingts, la rédaction de « Kultura » commande des copies de cette médaille et les envoie à l'adresse privée des principaux dirigeants du Parti communiste de Pologne (PZPR).

L'escalier principal est orné des portraits des membres de « Kultura » et de ses amis, peints par Józef Czapski. De gauche à droite, nous voyons Bohdan Osadczyk et Marek Hłasko, Gustaw Herling-Grudziński, Sławomir Mrożek, Józef Łobodowski, Jerzy Giedroyc, Stefan Kisielewski et Zygmunt Hertz. Cette galerie est complétée par les dessins dans le hall du bas. Près de l'entrée dans le jardin

d'hiver, se trouvent d'autres portraits, de Witold Gombrowicz par Czapski ; à gauche de la porte du bureau du Rédacteur, le portrait de Józef Piłsudski par Stefan Norblin ainsi que celui de Giedroyc dessiné par Czapski.

Dans le jardin, nous apercevons l'écriteau « Square Jerzy Giedroyc », la copie de la plaque qui se trouve à Varsovie où un square, près de l'entrée du Belvédère (résidence du Président de la République de Pologne), porte aujourd'hui son nom.

Le pavillon, qui se situe près du portail arrière, est appelé parfois « écurie ». Pendant des années, s'y trouvaient trois chambres d'amis. Le rez-de-chaussée contenait une réserve de livres. Gustaw Herling y dispose de sa chambre durant des décennies. A différentes époques y séjournent Andrzej Bobkowski, Stefan Kisielewski, Czesław Miłosz, Adam Michnik, Zbigniew Herbert, Zdzisław Najder, Agnieszka Osiecka, Roman Polański, Wojciech Karpiński et bien d'autres. En bas, toute la place était occupée par des livres et des périodiques.

A l'époque où Henryk Giedroyc remplit les fonctions de directeur, la décision est prise de créer dans ce lieu des archives répondant aux normes de température et d'humidité. Puis, après l'avoir classé et avoir assuré l'état de conservation du papier, on y transfère l'ensemble de la correspondance de Jerzy Giedroyc. Aujourd'hui, nous y trouvons un atelier et, à l'étage, comme par le passé, les chambres d'amis.

Près du pavillon se situe un ancien garage transformé qui abrite la collection de périodiques. Derrière le garage, un petit potager et, tout près, la bibliothèque construite dans les années 80, trop petite depuis un bon moment déjà et qui attend des travaux de rénovation et un sérieux catalogage de ses collections.



Le jardin d'hiver de l'Institut Littéraire : lieu de travail et de rencontres,
phot. Henryk Giedroyc, 1955.

Et aujourd'hui ?

Suivant les volontés de Jerzy Giedroyc, l'activité de l'Association Institut littéraire Kultura, fondée en 1999, du vivant du Rédacteur, de Zofia Hertz et de Henryk Giedroyc, est définie comme suit :

En vue de la recherche historique, de la promotion des valeurs de la démocratie et de l'héritage intellectuel représenté par la revue « Kultura », seront conservés, exposés et exploités ses archives, les lieux où étaient produits les périodiques ainsi que les documents et les objets y afférents.

Vous êtes aussi invités à consulter nos fonds répertoriés sur le site www.kulturaparyska.com où figurent les principales publications consacrées à l'Institut littéraire et à Jerzy Giedroyc. Nous vous serions vivement reconnaissants de soutenir notre activité par vos dons. Fidèles à la tradition initiée par Jerzy Giedroyc, nous tenons à assurer l'existence de l'Institut à partir des fonds extérieurs, tout en veillant à préserver l'indépendance de Maisons-Laffitte et de son fonctionnement.

Pour terminer, ces quelques mots de Czesław Miłosz qui résume la vie de cette Maison :

Ceux qui tiennent entre leurs mains la revue « Kultura » ou les livres de l'Institut littéraire, et ceux qui les auront à l'avenir entre leurs mains, devraient pendant un bref instant songer à ces casseroles dans la cuisine, ces courses, ces petits-déjeuners, déjeuners et dîners, et à ces trois-quatre personnes qui se chargent de la rédaction, correction, expédition de livres... puis que l'on multiplie ces tâches domestiques par le nombre de jours, de mois, d'années. Et aussi ces ficelles, ce papier d'emballage, les colis à porter, à trimbaler à la poste pour faire des envois...